

En ce qui concerne l'histoire écrite de Stonehenge, nous sommes malheureusement obligés de nous en rapporter principalement à Geoffroy de Monmouth qui, quoique historien, fut en même temps un conteur de fables des plus extravagants. Il est donc aisé de jeter du discrédit sur son témoignage, que quelques-uns croient même pouvoir rejeter complètement. Cependant, si nous mettons de côté tous les auteurs du moyen-âge qui rapportent des miracles ou mêlent des fables à leur récit, il faudra fermer nos livres et admettre que, depuis le départ des Romains jusqu'à l'arrivée des Normands, l'histoire d'Angleterre n'est qu'un fatras dans lequel on peut découvrir les noms de quelques personnages et des batailles qu'ils se livrèrent, mais rien de plus. Cette manière de procéder est facile et peut satisfaire quelques esprits. Ce n'est pas, en effet, une chose agréable que d'avoir à séparer l'ivraie du bon grain; nulle tâche n'est plus pénible ni plus difficile; cependant il faut l'aborder si l'on veut arriver à la vérité. Dans la question présente, l'on n'a qu'à choisir : ou bien il faut rejeter l'histoire de Geoffroy comme entièrement fauleuse et indigne d'attention, ou bien il faut admettre avec lui que Stonehenge fut élevé par Aurelius Ambrosius comme monument à la mémoire des chefs bretons traîtreusement massacrés par Hengist.

Le premier récit que nous ayons de l'événement qui amena son érection est celui de Nennius. Le voici tel que Geoffroy nous l'a conservé : « Défaits par Vortémir dans plusieurs actions engagées sur la côte de Kent, les Saxons s'enfermèrent dans Thanet pour y attendre du secours. Ce secours arrivé, Hengist, avant d'employer la force ouverte, eut recours à un stratagème; il convoqua trois cents nobles bretons à un festin auquel il fut convenu que tous se rendraient sans armes, et là il les fit traîtreusement assassiner par ses soldats qui avaient caché leurs armes sous leurs habits. La guerre s'ensuivit et dura quatre ans. Au bout de ce temps, Ambrosius, qui avait succédé à Vortigern, força les Saxons à demander la paix (1). » A la suite de ce récit, Geoffroy ajoute que ce même Ambrosius éleva Stonehenge avec l'aide de Merlin, à la mémoire de ceux qui avaient été si ignominieusement assassinés par Hengist. Ce massacre eut lieu

(1) Nennius, dans *Mon. Brit.*, p. 69.

probablement vers l'an 462, et conséquemment, l'érection de Stonehenge put commencer vers l'an 466 et se continuer pendant les années suivantes jusque peut-être en 470 après J.-C. S'il s'était contenté de raconter cette histoire en quelques mots, comme nous venons de le faire, on n'eût probablement jamais douté de son exactitude; mais d'abord il est fâcheux qu'il soit ici question de Merlin, personnage qui joue un rôle considérable dans les romans du moyen-âge qui ont rendu si célèbre l'histoire fabuleuse d'Arthur. De plus, la manière dont il est ici représenté apportant d'Irlande les pierres de Stonehenge est de nature à provoquer l'incrédulité (1). Il y avait en effet, sur une montagne d'Irlande, au dire de Geoffroy, un monument semblable à celui de Stonehenge, monument que Merlin, consulté par le roi, conseilla à celui-ci de reproduire. C'est à cela sans doute que fait allusion Geraldus Cambrensis (1187), lorsqu'il nous dit que « l'on pouvait voir de son temps, en cet endroit, des pierres semblables érigées de la même manière, » quoiqu'il rapporte dans la même phrase que ces pierres ou d'autres semblables furent apportées par Merlin dans la plaine de Salisbury (2). Comme il parle probablement de ce qu'il a vu de ses propres yeux, il faut en conclure que Merlin n'avait point emporté d'Irlande un monument qui

(1) Geoffroy, VIII, chap. 9.

(2) Fuit antiquis temporibus in Hibernia lapidum congeries admiranda, quæ et chorea gigantum dicta fuit, quia gigantes eam ab ultimis Africae partibus in Hiberniam attulerunt et in Kildarienes planicie non procul a Castro Nasensi, tam ingenii quam virium opere mirabiliter exerunt. Unde et ibidem lapides quidam aliis simillimi similique modo erecti usque in hodiernum conspiciuntur. Mirum qualiter tanti lapides tot etiam et tam magni unquam in unum locum vel congesti fuerint vel erecti : quantoque artificio lapidibus tam magnis et altis alii superpositi sint non minores; qui sic in pendulo et tanquam in inani suspendi videntur ut potius artificum studio quam suppositorum podio inniti videantur. Juxta Britannicam historiam lapides istos rex Britonum Aurelius Ambrosius divina Merlini diligentia de Hibernia in Britanniam advehi procuravit; et ut tanti facinoris egregium aliquod memoriale relinqueret eodem ordine et arte qua prius in loco constituit ubi occultis Saxonum cultris Britanniae flos occidit et sub pacis obtentu nequitiae telis male tecta regni juvenus occubuit. — *Topogr. Hiberniæ*, t. II, ch. 8.

S'il faut en croire Ware, ces pierres existaient encore au siècle dernier : « Saxa illa ingentia et rudia quæ in planitie non longe a Naasa in agro Kildariensi et alibi visuntur. — *Hist. Hib.*, XXIV, 103.

s'y trouvait encore plusieurs siècles après sa mort. Il est à croire cependant que le plan de Stonehenge fut apporté de ce pays et copié sur un cercle dont l'on trouverait peut-être les restes si on les y cherchait. Nous ne croyons pas en effet que rien de semblable ait existé en Angleterre ou en France au V<sup>e</sup> siècle. On ne peut en dire autant de l'Irlande. Les seuls trilithes que l'on connaisse en dehors de Stonehenge se trouvent au nombre de trois à Deer Park, près de Sligo. Ils sont petits, il est vrai, et simulent des portails; mais ils n'en présentent pas moins avec Stonehenge une analogie frappante. L'Irlande avait assez bien conservé ses anciennes traditions à l'abri de l'influence étrangère pour pouvoir élever à l'époque en question des monuments de ce genre; il n'est pas probable, au contraire, que l'Angleterre ait pu exécuter quelque chose d'aussi purement original pendant l'occupation romaine. Elle dut même aller chercher quelque part son modèle, et si ce ne fut pas sur son propre territoire, où rien de semblable n'existe, ce dut être en Irlande ou dans quelque autre contrée étrangère. Après tout, n'est-ce point une ombre que nous combattons? Ne peut-il pas se faire que la tradition relative à un monument apporté d'Irlande ne concerne uniquement les *pierres bleues*? Des géologues compétents nous ont assuré qu'aucune pierre analogue n'existait dans la Grande-Bretagne, mais qu'elle était commune en Irlande. En supposant qu'il en soit ainsi, il ne serait pas plus difficile de les apporter de cette île que de la Cornouailles ou du pays de Galles. Une fois chargées sur un navire, la différence de distance n'est rien. Or, si elles avaient réellement cette origine, il est très-vraisemblable qu'après un intervalle de huit ou dix siècles on ait appliqué à tout le monument ce qui ne convenait qu'à une partie, et qu'alors on ait senti le besoin d'attribuer à Merlin ou à quelque magicien non moins puissant le transport de ces blocs énormes. Ce transport n'eût vraiment pas été facile et Geoffroy est excusable de l'avoir expliqué comme il l'a fait.

La vérité semble être que le plan de Stonehenge est venu d'Irlande, par suite de l'absence en Angleterre de toute architecture de ce genre pendant la domination romaine, et que les *pierres bleues* ont été apportées de ce même pays, ce qui certes est suffisant pour rendre

compte du mythe de Merlin; mais il nous sera plus facile de nous prononcer sur ce sujet lorsque nous aurons décrit les antiquités irlandaises de la même époque.

Revenons à notre histoire. Geoffroy affirme un peu plus loin qu'Aurélien lui-même fut enterré « près du couvent d'Ambrius, dans l'intérieur de la danse des géants (*chorea gigantum*) qu'il avait fait construire de son vivant (1) ». C'est dire évidemment que Stonehenge était un lieu d'inhumation, quoique, d'après le contexte, les Bretons assassinés par Hengist aient été enterrés dans le cimetière annexé au couvent et que, dès lors, Stonehenge ait été un cénotaphe et non un monument funéraire dans le sens ordinaire du mot. Après avoir raconté la vie de Constantin, neveu et successeur d'Arthur, et rappelé comment il défit les Saxons et se vengea sur les neveux de Mordred, le même auteur ajoute : « Trois ans après, il fut tué par Conan et enterré près d'Uter Pendragon, dans le monument de pierres élevé avec un art merveilleux non loin de Salisbury et appelé en anglais Stonehenge (2) ». Ce dernier événement, bien qu'il ne porte aucune date, dut arriver entre 546, c'est-à-dire quatre ans après la mort d'Arthur, et 552, date de la bataille de Bambury Hill, où commandait Conan, son successeur. En supposant qu'il en soit ainsi, cela n'explique-t-il pas l'un des mystères de Stonehenge, la présence des paires de *pierres bleues* dans l'intérieur du chœur? Ne peut-on supposer que ces pierres ont été élevées à la mémoire des rois ou des chefs qui furent enterrés dans l'endroit? Est-il impossible qu'Aurélien et Constantin aient été inhumés en face des deux petites paires qui occupent les deux extrémités de la pierre appelée l'*Autel*? Si cette conjecture est fondée, — et elle nous paraît l'être, — les derniers restes des ténèbres qui enveloppaient la destination de ce monument se trouvent dissipés.

Tous les historiens du moyen-âge postérieurs à Geoffroy ont adopté avec quelques légères variantes le récit de ce dernier concernant les

(1) *Hist. Brit.*, VIII, ch. 16.

(2) *Hist. Brit.*, XI, ch. 4.

événements qui précèdent. La critique moderne a elle-même accepté son histoire de Constantin et de Conan, parce qu'elle était contrôlée par celle de Gildas, qui fut contemporain de ces deux rois. Son récit se trouve confirmé également par les Triades des bardes gallois que plusieurs considèrent comme des autorités originales et indépendantes. Mais cette indépendance, quoiqu'elle puisse être réelle, n'est pas cependant suffisamment établie pour que l'on puisse appuyer sur elle un argument. Du reste, l'érection de Stonehenge comme cénotaphe des nobles victimes des Saxons et l'inhumation ultérieure des deux rois en ce lieu sont des faits si vraisemblables et si naturels que nous ne voyons aucune raison de les considérer comme des inventions. Ils n'ajoutent rien à la grandeur des rois, pas plus qu'à l'intérêt du récit, et si Geoffroy les a rapportés, c'est sans doute qu'ils étaient très-connus ou qu'il les a trouvés mentionnés dans quelque document qu'il a eu à sa disposition.

Avant de quitter Stonehenge, nous devons dire un mot d'une autre antiquité qui s'y rapporte. On peut voir dans le plan de sir Colt Hoare, aussi bien que dans la carte de l'état-major, deux enceintes oblongues appelées le grand et le petit Cours (*cursus*). Les archéologues du siècle dernier ont vu là le théâtre des courses de chars des anciens Bretons, et, comme ils attribuaient aux Romains l'introduction des courses, ils durent en conséquence attribuer à ces enceintes une origine relativement récente (1). Le grand Cours mesure environ 2,800 mètres de long sur 100 mètres de large. Le petit est tellement confus que le commencement seul peut être reconnu; il en est un peu de même du grand, car nous l'avons traversé deux fois avant de nous apercevoir de son existence, bien qu'il fût l'objet de nos recherches, et nous sommes convaincu que personne ne le remarquerait si l'attention n'était attirée sur lui. Les tertres qui le limitent n'eurent jamais trois pieds de haut, et dans beaucoup d'endroits ils ont aujourd'hui à peu près complètement disparu.

Que ces alignements aient jamais été des lieux de courses, c'est, de toutes les conjectures qui ont été faites à ce sujet, l'une des plus invrai-

(1) *Ancient Wiltshire*, I, p. 158. — Voir aussi la fig. 26. La partie pointée du petit Cours est de moi.

semblables. Les terrains réservés pour les courses présentaient chez les Romains une disposition toute différente et, loin de mesurer 2,800 mètres de longueur, ils n'atteignaient pas même un mille (1,600 mètres). Nous ignorons à quelles races appartenaient les chevaux dont se servaient les Bretons avant la Conquête, et nous ne voulons point hasarder d'opinion à ce sujet; mais, si l'on se proposait de les faire voir, on pouvait trouver dans le voisinage une foule d'endroits infiniment mieux appropriés à ce but que celui-ci; par exemple, le fond des vallées, où des dizaines de milliers de spectateurs échelonnés sur les flancs des collines auraient pu assister à la course, tandis qu'ici le premier rang seul pouvait voir et encore imparfaitement. On peut observer, en outre, que l'extrémité orientale du Cours est fermée par un tertre qui fut, dit-on, le lieu occupé par les juges, quoiqu'il ne semble nullement approprié à cette fin. Quant à l'extrémité occidentale, elle est coupée par un remblai derrière lequel se trouvent plusieurs tumulus, ce qui semble une disposition fort peu convenable pour des courses.

Mais, si ce ne fut pas un champ de courses, qu'est-ce que ce fut donc? Si quelqu'un se reporte à la gravure n° 12, qui représente les alignements du pont de Mérvale et qu'il compare ces alignements avec les Cours tels qu'on les voit dans la gravure n° 26, qui représente les environs de Stonehenge, il s'apercevra, croyons-nous, que les deux Cours, s'ils étaient complets, occuperaient exactement la même position par rapport à Stonehenge, quoique sur une échelle plus grande, que les autres par rapport au cercle qui leur fait face. La disposition est tellement semblable qu'elle suppose une même cause. A première vue, ce rapprochement semble s'opposer à l'idée d'une bataille; car on n'a pas entendu dire qu'aucune bataille ait été livrée dans la plaine de Salisbury. Mais c'est là une présomption purement négative. L'on sait que le massacre d'Amesbury fut suivi d'une guerre de quatre ans entre Ambroise et les Saxons. Il dut y avoir des batailles de livrées sur ce point et plusieurs; il est même assez vraisemblable que celle qui donna la victoire aux Bretons eut lieu en cet endroit, tout voisin de la capitale de l'un des peuples engagés dans la lutte. Si ces Cours marquent ce champ de bataille, nous avons ainsi

l'explication de l'emplacement quelque peu anormal de Stonehenge. Quoi de plus vraisemblable que de voir le vainqueur choisir le théâtre de sa victoire définitive pour y ériger un monument à la mémoire de ceux dont le lâche assassinat avait été la cause de la guerre? Évidemment ce n'est là qu'une hypothèse, mais elle nous semble infiniment plus rapprochée de la vérité que celle que nous avons rapportée ci-dessus, et elle est confirmée par des coïncidences qui ne se présentent à l'explorateur que lorsqu'il est sur le chemin de la vraie solution.

La première impression qui résultera probablement de la lecture des pages qui précèdent, c'est que tout n'y est pas dit et que quelque chose d'important a dû être omis. Si la chose était aussi claire qu'elle le paraît ici, dira-t-on peut-être, personne n'en eût douté et il y a longtemps que tout le monde s'entendrait à ce sujet. Tout ce que nous pouvons répondre à cela, c'est que si quelque chose a été omis, ce n'a pas été volontairement, car tout ce que nous savions, tout ce qui était de nature à éclairer la question, nous l'avons fidèlement rapporté et sans en rien omettre. Il faut dire, du reste, que les arguments ordinaires tirés de la division en âges de pierre, de bronze et de fer ne peuvent guère être invoqués ici. On n'a pas trouvé autre chose à Stonehenge que du fer et des poteries romaines. En supposant même que les tumulus situés dans le voisinage immédiat de Stonehenge soient contemporains de ce monument, il faudra, pour tirer parti de cet argument, montrer d'abord à quelle époque les hommes cessèrent d'enterrer dans des tumulus et à quelle époque ils abandonnèrent l'usage de placer à côté de leurs morts, en guise de reliques, des têtes de lance en bronze, dont peut-être ils ne se servaient même plus pour combattre. Encore cet argument aurait-il de la peine à contrebalancer celui qui repose sur les découvertes faites à l'intérieur du cercle.

Si, après tout ce qui précède, quelqu'un soutient encore que Stonehenge est un temple et qu'il n'a aucun caractère sépulcral, nous ne voyons plus aucun moyen de le convaincre; car pour appuyer un raisonnement, il faut une base commune, et c'est là ce qui nous manque.

De même, si quelqu'un qui connaît comme nous la localité et qui a étudié avec le même soin que nous l'avons fait la carte de l'état-major, considère les tumulus comme postérieurs à Stonehenge et non pas Stonehenge comme postérieur aux tumulus, c'est qu'il voit la chose avec des yeux si différents des nôtres qu'il n'est pas d'argument possible entre nous, faute également d'une base commune.

Dans un cas tel que celui-ci, le grand obstacle que l'on rencontre c'est moins un argument précis, un raisonnement serré, qu'un vague sentiment que tout monument sur l'origine duquel on ne sait que peu de chose doit être très-ancien. *Omne ignotum pro antiquo*, c'est là pour beaucoup un adage favori, et il faut dire, en ce qui concerne Stonehenge, que cette fausse notion a été entretenue par tous ceux qui ont écrit sur le sujet depuis Jacques I<sup>er</sup>. Il ne faut pas oublier cependant que les temps qui se sont écoulés depuis le départ des Romains jusqu'à Alfred-le-Grand sont extrêmement obscurs et que nous ne savons presque rien de tout ce qui s'est fait à cette époque. Quand même on rapporterait à ce temps tous les monuments mégalithiques que nous possédons, ce serait peu de chose encore pour une période aussi longue et une population aussi considérable.

Il est étonnant comme l'on saurait peu de chose des monuments qui remontent à des temps beaucoup plus rapprochés cependant, si l'on s'en tenait absolument aux documents écrits. Quiconque a parcouru les *Guides du Voyageur* imprimés au siècle dernier ou au commencement du siècle actuel, doit savoir dans quelle étrange confusion l'on tombait alors par rapport à la date de l'érection de nos plus grandes cathédrales ou des principaux monuments du moyen-âge. Tous les styles étaient confondus; on ne distinguait ni le saxon du normand, ni l'ancien anglais du perpendiculaire. Il fallut que Rickman vint éclairer ce chaos, dissiper ces ténèbres, et il ne put y arriver qu'en montrant les développements progressifs qu'avait suivis l'architecture et en suppléant ainsi au manque de documents écrits. Quiconque s'est quelque peu occupé d'architecture peut aujourd'hui fixer la date, pour ainsi dire, de chaque moulure de nos constructions du moyen-âge; mais si l'on n'avait pour

le faire que l'histoire écrite, il serait impossible, neuf fois sur dix, de prouver que tel monument n'est pas l'œuvre des Romains, des Phéniciens ou de quelque autre peuple. Or, s'il en est ainsi pour une époque où l'écriture était déjà commune, peut-on s'étonner de l'obscurité profonde qui enveloppe l'époque antérieure, celle qui s'étend du départ des Romains à Alfred, alors que l'histoire écrite ne nous est à peu près d'aucun secours? Heureusement, grâce à la méthode de Rickman convenablement appliquée, l'on peut espérer aujourd'hui que les dates de Stonehenge et des monuments analogues ne tarderont pas à être fixées presque avec la même précision que celles de nos monuments du moyen-âge.

Aucun de ceux qui ont eu l'occasion d'étudier spécialement la question n'ignore combien l'époque dont nous nous occupons est dépourvue d'œuvres littéraires. Elles sont tellement rares que quelques érudits de nos jours ont pu se demander si le roi Arthur avait jamais vécu; c'est à peine si une des grandes actions de sa vie repose sur un témoignage contemporain quelque peu satisfaisant. Du reste, à toutes les époques et chez tous les peuples où il existe des histoires orales ou écrites, ce qu'on y trouve, c'est le récit fort détaillé des exploits des héros favoris de la nation, mais très-rarement des allusions à la construction de temples ou de tombeaux. Depuis l'époque où fut élevé le Parthénon jusqu'à celle qui vit l'achèvement de la chapelle de Henri VIII, tous les témoignages relatifs à des constructions se réduisent à quelques paragraphes dispersés dans des centaines de volumes. Tous ceux qui se sont occupés de la question savent bien que l'on chercherait en vain un témoignage analogue dans ces quelques pages, qui sont tout ce que nous possédons d'histoire depuis le départ des Romains jusqu'au temps du vénérable Bède. Il est vrai que cette absence de documents écrits a été précisément invoquée comme argument à l'appui de l'hypothèse que nous combattons. Par cela même qu'on ignore l'origine d'un monument, on le considère comme très-ancien. Il nous semble, au contraire, tout-à-fait invraisemblable qu'un peuple qui ne nous a laissé

aucun récit de ses exploits nous eût transmis le souvenir de l'érection des monuments mégalithiques.

Nous devons le rappeler avant de terminer ce chapitre, rien ne nous autorise à penser que les hommes qui vécurent dans notre île avant l'arrivée des Romains aient été plus nombreux ou plus puissants, et conséquemment plus capables d'ériger des monuments comme Stonehenge et Avebury que ne le furent leurs descendants, après que ce peuple eût séjourné pendant quatre siècles au milieu d'eux. C'est plutôt à une conclusion diamétralement opposée que nous conduisent les faits récemment mis en lumière. Or, aujourd'hui que le temps des déclamations vagues et des raisonnements *a priori* est passé, c'est aux faits qu'il faut s'adresser; ce sont eux qu'il faut laisser parler. Cette méthode est celle que nous avons suivie dans l'étude des deux monuments dont nous venons de rechercher l'âge et la destination; aussi nous semble-t-il difficile que rien puisse venir contrebalancer les preuves que nous avons apportées à l'appui de notre opinion.